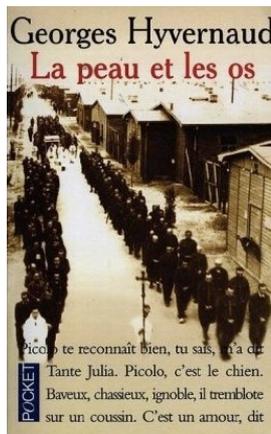


Séance 1 : Comment dire La peau et les os de Georges Hyvernaud ?



Objet d'étude : Le personnage de roman, du XVIIe siècle à nos jours

Né en 1902 et mort en 1983, professeur dans les écoles normales d'instituteurs, Georges Hyvernaud fut mobilisé en 1939, puis capturé et retenu prisonnier en Allemagne. *La peau et les os*, publié en 1949, est le témoignage de ces années et d'un impossible retour à la vie.

Serge Teyssoit-Gay, ancien guitariste de *Noir désir*, a mis en musique certains extraits de cet ouvrage.

À découvrir aussi : Le wagon à vaches.

« *J'essaie, je fais de mon mieux* »

Dans les premières pages de La peau et les os, Hyvernaud raconte les réunions dominicales.

La nuit j'étends les mains et Louise est là, j'enferme dans mes mains le visage de Louise, les seins de Louise. C'est vrai que je suis heureux. Mais il est idiot de réfléchir tout le temps à son bonheur, de le scruter, de le flairer, pour savoir s'il est intact et bien mûr. À force de réfléchir, on n'est plus sûr de rien. Et puis, j'ai l'air de réclamer des compensations, de revendiquer mes droits comme un retraité de l'État qui croit qu'on le roule sur le montant de sa pension. Louise a raison quand elle prétend que je complique tout et que je suis trop exigeant. Le mieux serait de se détendre, de s'abandonner un peu.

J'essaie, je fais de mon mieux. Je souris à Tante Julia. Je souris à Merlandon. Chère vieille tante, cher vieux Merlandon avec ses yeux de lapin blanc. La tante pousse vers moi la tarte aux fraises. « La spécialité de Ginette, tu m'en diras des nouvelles. » On regarde Ginette, Ginette regarde le Vétérinaire, le Vétérinaire regarde la tarte et rêve à toutes les tartes qui se préparent pour lui dans les dimanches de l'avenir. Je fais l'éloge de la tarte : je connais les convenances. Pierre déclare que dans les pâtisseries on n'en trouve pas d'aussi bonnes. On a beau dire. « C'est à cause de toutes les saletés qu'ils y mettent », explique la tante. Elle m'exhorte à reprendre de la tarte. J'en reprends, je souris de plus belle. Ils reprennent tous de la tarte. Chère vieille tarte.

« *Je me sens oublié comme un mort à son enterrement* »

Autour de lui, les amis et la famille du narrateur rapportent avec fierté des souvenirs de l'Occupation, en les transformant parfois.

J'écoute Merlandon. Je m'occupe à digérer la tarte. « On en a bavé », proclame l'Oncle. Tous s'échauffent. Ils baignent avec ravissement dans ce mythe exaltant qui est venu colorer leur vie. Cette aventure collective où le réel et l'éventuel sont indiscernables, où se mêlent les parts et les rôles et où les faibles finissent par bénéficier du courage des autres. Mais moi, je n'étais pas dans le coup. Étranger à ce drame confus dont déjà on ne peut plus rien connaître, à ce passé tout proche auquel les ruses du langage et les suggestions de la pudeur, de la vanité ou de la peur donnent son visage indéchiffrable. Je me tais, malveillant et irrité. Je me sens oublié comme un mort à son enterrement. Je n'intéresse personne. On fait semblant. Chacun parle pour soi. On écoute les autres pour pouvoir leur parler de soi. Mais au fond on s'en fout.

Après que chacun a bien parlé de soi, la famille se rappelle pourtant ma présence. Vous autres aussi, dans vos camps, vous en baviez, dit la Famille. Forcément, on en bavait. Les têtes se tournent vers moi, c'est mon tour. La Famille veut savoir ce que nous mangions, si les gardiens nous maltraitaient. Raconte un peu, demande Louise, le type qui s'est évadé dans une poubelle. Oh oui, raconte, implore la Famille. Je me fais l'effet d'être encore le petit garçon à qui on imposait de réciter au dessert *La Mendiante*, d'Eugène Manuel. Je me résigne : Eh bien voilà, c'est un type qui...

« *Décrire consciencieusement les cabinets et les hommes aux cabinets* »

Comment écrire l'humiliation ? Cette question traverse tout le livre, et cet extrait en particulier.

Quand les écrivains feront des livres sur la captivité, c'est les cabinets qu'ils devront décrire et méditer. Rien que cela. Ça suffira. Décrire consciencieusement les cabinets et les hommes aux cabinets. Si les écrivains sont des types sérieux, ils s'en tiendront là. Parce que c'est l'essentiel, le rite majeur, le parfait symbole. Mais tels qu'on les connaît, les écrivains, ils auront peur de ne pas avoir l'air assez distingué. Pas assez viril. Pas assez décent. Ils ne parleront pas des cabinets. Ils parleront des leçons de l'épreuve, de la régénération par la souffrance. Ou bien de l'énergie spirituelle, comme ce couillon qui a envoyé une lettre à Monsieur Paul Valéry. Une drôle d'idée, d'ailleurs, qu'il a eue là. Quel secours espérer d'un vieillard sec, subtil et officiel si parfaitement étranger aux trivialités de la souffrance réelle ? Le grand homme a répondu. J'ai vu sa réponse : vingt-cinq lignes typographiées, et sa signature autographe. Pour nous dire qu'il était heureux de savoir que l'énergie spirituelle nous soutient. Et en effet cela a dû lui faire bien plaisir. Le rassurer, le reconforter. Parce que c'est son affaire, l'énergie spirituelle. Et quand l'énergie spirituelle va, tout va... Seulement, l'énergie spirituelle, c'est des choses qu'on met dans les livres. Ça n'existe pas. Pas moyen de le prononcer, ces deux mots, sans une grande envie de rigoler. Ici, dans les cabinets. Au milieu de ces types déculottés qui claquent de froid. Des hommes gélatineux, mous, pourris. Des limaces, des asticots. Ce qui les soutient, on ne sait pas trop ce que c'est. Sans doute, cette obstination à durer, ce tenace attachement, cet accrochement des vivants à la vie qui empêche les syphilitiques, les tuberculeux et les cancéreux de se foutre à la rivière. Mais sûrement pas l'énergie spirituelle.

« *Rien ne compte plus pour un homme qui ne compte pas* »

Le narrateur évoque ici la vie au camp et l'avilissement quotidien.

Peignade, Faucheret et les autres vont fouiller les détritiques des cuisines. En grattant bien, on arrive à tirer des épiluchures des choses bonnes à manger qu'on cuit ensemble dans une vieille boîte, avec de l'eau et cette graisse qui sent le caoutchouc. Quand on est pauvre, il ne faut pas être difficile. L'orgueil, la dignité, c'est un luxe de gens heureux. Nous, on est des pauvres, et moins que des pauvres. Des espèces de clochards. Des types pareils à ces chômeurs qui rôdent le long des boutiques, dans les villes, sans goût à rien, résignés, abjects – ces hommes bien désagrégés, bien finis, qui s'en vont les mains dans les poches, vers là ou vers ailleurs ; ils suçotent leur bout de cigarette et ils n'en demandent pas davantage. Nous sommes des hommes sans fierté. À partir d'un certain degré de dénuement, on renonce à s'y reconnaître dans le bien et le mal. Défendu, permis, cela ne signifie plus rien. Mots d'une autre langue et d'un autre monde. À la lumière de la misère tout change d'aspect. On voit les choses autrement. Tronc, quand il était magistrat, il devait se dire constamment qu'il était magistrat. Ça lui donnait un beau visage serré de magistrat, une belle démarche mesurée, une belle moralité de magistrat. Même aux cabinets, il devait chier en magistrat, lentement, cérémonieusement. Mais, maintenant, il n'est plus rien qu'un sac à merde comme les autres qui va se vider avec les autres. Alors il peut bien ramasser les mégots et fouiller les poubelles. Il s'en fout. C'est sans importance. Rien ne compte plus pour un homme qui ne compte pas.